

« Liminaire »

Louise Lachapelle

Liberté, vol. 46, n° 4, (266) 2004, p. 3-5.

Pour citer ce document, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/32896ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Liminaire

Si l'existence ne devient pas forcément humaine par les formes de sa culture, la vie est sans refuge. Cette situation du vivant soutient aujourd'hui l'exigence éthique et l'une de ses expressions fondamentales serait la mise en question de la maison. « Le monde des maisons se cache, écrit Robert Antelme dans *L'espèce humaine* dès 1947, il ne faut pas le chercher ». La maison n'ajourne pas l'échéance où la vie risque de sombrer.

On peut difficilement reconduire l'idée de la maison-refuge à une époque où il y a tant de personnes privées de maison et quand celle-ci est de moins en moins source de protection. La condition commune semble en voie de devenir la condition d'*étranger*, un mot dont on aurait voulu qu'il continue à protéger les frontières « de la partie du monde respirable » (Antelme) et à situer les limites de l'intégration de ceux qui en sont les exilés. Nous serions ainsi menés à *habiter hors de*.

ooo

Habiter hors de. Voilà le thème proposé aux collaborateurs de ce dossier. À l'origine de cette invitation, il y a une table où, depuis un moment déjà, se croisent leurs travaux, leurs objets ou leurs gestes, et qui permet d'imaginer de possibles points de rencontre et de tension entre la diversité de leurs démarches et de leurs pratiques, ou encore de personne à personne.

Sur cette table, il y a les histoires racontées par Joseph Graham en route pour visiter une maison à vendre, mémoires clivées des communautés juive, francophone et anglophone ; les récits fervents de Mathieu Boisvert au retour de ses pèlerinages en Inde ; les réflexions sur l'eau que l'environnementaliste André Hade dédie

à sa grand-mère maternelle : « les choix des lieux d'habitation sont depuis toujours reliés à la présence de l'eau », écrit-il dans son livre *Nos lacs*. Aujourd'hui, l'eau devient rareté et, parfois, il n'y en a tout simplement plus. Habiter nous ramènerait vers des lieux marqués par une disparition.

Il y a les films du cinéaste québécois Denis Chouinard qui montre l'émigration, les réfugiés, le multiculturalisme ; les paroles puis les dessins d'André Casault, professeur d'architecture, qui évoque sa collaboration avec des nomades Innus en vue de penser une maison adaptée à une façon autre d'habiter, à d'autres pratiques culturelles ; les chroniques journalistiques de Marie-Hélène Alarie où l'habitation, la décoration et l'architecture traduisent notre fascination pour l'intérieur. L'obsession du chez-soi ne nous aiderait plus à habiter.

Il y a les mots et les gestes de l'artiste Devora Neumark dont la pratique se déplace vers l'espace urbain et vers la demeure d'autrui au risque d'être ainsi menée hors de l'art ; il y a ceux de Mylène Slogar qui, dans un précédent texte intitulé « Carnet de danse », revisite ce lieu commun voulant qu'un homme qui perd femme et maison ait tout perdu : « La femme est la maison de l'homme. Mais la maison de la femme où se trouve-t-elle ? La femme est une errante. Sa maison, un déplacement » ; les livres d'Éric Volant, *La maison de l'éthique*, et de Pierre Ouellet, *Le sens de l'autre. Éthique et esthétique*. Dans notre culture, ce que fut traditionnellement la maison, ce qu'elle représente encore idéalement continuerait d'être fondé sur un point de vue masculin, blanc et occidental.

Il y a certains travaux de Martine Delvaux sur les récits d'inter-nements, mais aussi ses propres écrits autobiographiques comme *Ventriloquies* : « Car où est-ce que j'arrive quand je reviens ? Quel est cet endroit que je nomme chez-moi ? » ; il y a ceux d'Élyse Dupras sur la haine et l'exclusion des diables, ces marginaux exhibés et malmenés au théâtre comme à la ville où se met en scène le discours édifiant ; et puis les photographies, les mots et

les silences de Josée Lambert qui l'amènent, parfois, missionnaire au Moyen-Orient vers des prisons désertées et, d'autres fois, l'en ramènent, témoin sans mission. Impossible de considérer le monde comme ce qu'il n'a jamais été : une seule maison. Les processus de globalisation seraient aussi des mises au ban.

ooo

L'élaboration de ce dossier thématique aura donné lieu à des rencontres entre des collaborateurs les plus divers. Ces derniers ont généreusement contribué à la réalisation comme à la définition de chacune des étapes de ce projet, mais ils ont avant tout créé la possibilité d'une autre table où nous avons commencé à travailler ensemble, chacun y déposant ses propres matériaux. *Hors de*, sans doute. Mais accompagné. Un tel processus exige d'*habiter* autrement ses propres questions et de les porter *hors du* contexte particulier de ses propres travaux. C'est peut-être là, en relation avec cette *disposition*, que s'est exprimée la toute première modalité du thème : comment être disponible à ce qui survient hors du rayon de l'immédiat, hors de l'espace des possibles, hors du familier, comment habiter sans point d'appui hors de soi. *Habiter hors de*, serait-ce inévitablement retrouver le chemin de la maison ?

Louise Lachapelle